Document generated on 07/14/2025 12:52 p.m.

Voix et Images

Inédit (extrait)
Le tweed anglais

France Théoret

Volume 14, Number 1 (39), Fall 1988

France Théoret : narratrice de la subjectivité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200747ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200747ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Théoret, F. (1988). Inédit (extrait) : le tweed anglais. *Voix et Images*, *14*(1), 8–10. https://doi.org/10.7202/200747ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Inédit (extrait)

Le tweed anglais

par France Théoret

La mère est accoudée à la table de cuisine, les bras tendus en parallèle. Son visage demeure immobile malgré des yeux largement ouverts. Un regard forcé tendu vers le vide. L'immobilité durcit les traits de la mère qui fixe le comptoir de cuisine maintenant rangé. Elle est assise au bord de la chaise les pieds à demi soulevés dans les souliers plats. La mère n'a d'autre nom que maman pour les enfants trop nombreux nés malgré elle de son ventre fécond. Cette femme s'est transformée en une maman le temps trop bref d'une chanson d'amour. Les enfants sont venus l'un après l'autre. La première l'avait rendue heureuse un temps trop court, le second s'annonçait déjà alors qu'elle s'oubliait dans la respiration d'être enfin femme et mère. Ceux qui avaient suivi comptaient avec une fatalité à conjurer. Puis, elle avait appris à maîtriser son ventre. Avec les années, la maîtrise était venue et l'avait transformée en une mère qui procède selon un ordre volontaire auquel elle ne consent jamais tout à fait. Ses yeux exorbités en témoignent. À cette heure, la mère se livre à la distraction, elle réfléchit peut-être, elle est physiquement dans la cuisine et ailleurs sûrement. La mère s'échappe plusieurs fois par jour, les yeux fixes. Elle fait répéter les questions, les enfants la tirent du bout des paupières qui battent au retour d'un voyage intérieur. Penchée sur la table, elle s'abstrait, les enfants le savent qu'ils ne doivent pas déranger. L'aînée observe sa mère. La fille est venue du couloir, elle est en retrait pour l'instant. Elle croit que sa mère est en train de réfléchir ou qu'elle est plongée dans le malheur. Elle ne parvient pas à décider. L'immobilité de la mère est impressionnnate. La mère défend un certain ordre des choses qu'elle croit stérile pour elle, pour les enfants. Probablement trouve-t-elle l'ordre stérile pour les enfants et pour elle. Elle ne sait pas qui a préséance. Depuis son ventre, la mère empêche le désordre. Maintenant qu'elle a stabilisé le poids du jour, elle rêve éveillée tout en surveillant l'acquis, elle exprime son mécontentement tout en imaginant l'avenir.

La mère existe par ce qui lui arrive. Depuis le début de son histoire d'amour qui est devenue l'histoire de sa famille, les événements se sont

précipités, elle a dû réagir malgré elle. Un profond dépit lui vient d'avoir surmonté la situation, elle y a été contrainte. Elle n'a jamais aimé l'ordre, ni celui-là ni un autre. Son corps ne la trahit plus, les horaires des enfants structurent les heures, l'ordre commande une énergie qui la rend au bord de l'énervement. Cet ordre est une chaîne qui se rompra avec le départ des enfants, elle n'ose pas y penser. Elle a créé l'ordre, elle n'accepte plus les événements fortuits qui la menacent bien plus souvent qu'autrement. À son corps défendant, la mère maintient une organisation par crainte du reflux qui la domine. La mère ignore ce qui la domine, cette menace qui l'empêche de lâcher prise. La mère répète: le travail avant le plaisir. Elle qui prenait uniquement les plaisirs que lui prodiguaient les diverses situations s'est astreinte aux besognes réglées. Son regard fige depuis de longues minutes. L'aînée s'est retirée. La mère continue le périple inachevé, la lente évocation de l'incompréhensible déception. Elle veut se déprendre du piège quotidien. Celle qui avait rusé, celle qui fuyait devant le malheur fixe le comptoir propre. Son immobilité tranche, une bourrasque suivra peut-être. La mère fuit dans son regard, les choses persistent, leur solidité la blesse. La matière qu'elle entretient lui résiste. Elle conjugue les verbes au mode conditionnel, aucun ne la convainc au présent de l'indicatif. Elle ressemble à une statue pétrifiée dans la pierre, les yeux démesurés mangeant son visage. Elle rivalise avec la matière, ne pleure pas, criera sûrement tout à l'heure d'incompréhensibles paroles sans suite venues du ressassement, de l'œil rivé au mur.

Une sorte d'excès intelligible la mine. Elle ne s'est attachée ni à ses enfants ni à son mari. Il lui est impossible de le reconnaître, elle conserve un élan impétueux qui l'éloigne des êtres et de la matière, elle devient pour elle-même une abstraction. L'instinct sauvage la maintient en état d'apesanteur. La mère est entraînée dans un tourbillon. Au quotidien, les événements arrivent trop lentement ou avec précipitation, ils l'affectent, elle en reçoit du plaisir ou des désagréments qu'elle n'avait pas prévus. Les plaisirs ne durent pas, les désagréments persistent, ils s'accumulent, son œil noir en porte la charge. Lorsqu'elle s'éveillera il est de plus en plus certain qu'elle vomira la vie, que l'héritage des Érinyes foudroiera cette maison. Celle par qui tout arrive aux enfants a été blessée au cœur, elle ne sera pas celle que son désir n'est jamais parvenu à préciser. Elle appartient à la catégorie des femmes mariées. Jeune fille, elle était affolée par le désir sexuel tour à tour excité et réprimé dont il lui était interdit d'exprimer le premier mot. Impatiente, l'obligation d'être patiente avait fabriqué un livre d'images sans mot à la mesure de son abstinence. L'érotisme naïf était intraduisible. Elle seule en avait la clé. Dans la certitude qu'elle avait

d'être une femme, la rencontre avec un homme conservait un magnétisme puissant. L'état de vie auquel elle se destinait depuis de trop longues années ne s'était pas révélé semblable au livre d'images. Toutefois, le respectable statut civil de femme mariée avait eu un effet lénifiant. Elle tendait à dominer la situation puis, désorientée par sa propre fécondité, elle apprenait à être réclamée tandis qu'elle n'évoquait plus le livre érotique aux images sans mot. Depuis la jeune fille qui devait ruser pour parvenir à ses fins jusqu'à la mère ordonnée, un virage de cent quatre-vingts degrés avait eu lieu sans qu'elle l'ait vraiment désiré, malgré elle.